



2. AÉRIUM DE LA FONDATION WALLERSTEIN 1913, à Arès (Gironde) — Cour intérieure, 19

Aujourd'hui 14 janvier 2009 je commence le récit de quelques années de mon enfance. Pourquoi ? Notre fils a une amie de 25 ans. C'est-à-dire, il y a 25 ans, ils étudiaient ensemble. Elle a une maison au Cap, celui qui pointe sa langue du côté d'Arcachon. Pour le nouvel an, nous y sommes allés.

De Bordeaux au Cap Ferret il y a une route, elle traverse Arès, elle passe à côté de l'Aérium de la fondation Wallerstein. Là réside le pourquoi : j'y fus...il y 73 ans ! De retour à Paris notre fils aussitôt saute sur Internet. Rien n'est oublié : l'Ami du Littoral, l'association des Amis de l'Aérium d'Arès, des textes sur le passé, la situation actuelle, des photos, des arrêtés, un historique que j'ignorais. De toute évidence l'Aérium a compté pour Arès. Sophie Wallerstein Javal, « l'illustre, l'influente, la puissante » a compté pour Arès. Arès le lui a bien rendu puisque les témoins matériels de son œuvre sont debouts seuls quelques petits carreaux sont brisés aux lucarnes des toits et ce 96 ans après, avec la volonté toujours affirmée de conserver le site et si possible de le faire vivre. Bravo.

C'est pour cela que j'y ajoute ces modestes souvenirs pour montrer que je n'ai pas, comme sûrement tous les autres, oublié Arès.

Marie-Josèphe, Emmanuelle, Frédéric et Angèle, notre petite fille « la descendance » (les visiteurs 1ère époque) y liront un peu de mon passé, comme ceux qui voudront bien y jeter un œil. Arès, les amis de l'Aérium quelques unes, quelques uns de ceux qui y vécurent avant ou après mon séjour et qui vivent encore, les autres qui tomberont par hasard sur ce texte.

CHAPITRE 1

Je suis né le 17 décembre 1928. Mon père était receveur, c'était la dénomination de sa fonction. Il exerçait sur les autobus parisiens de la Société de Transport en Commun de la région parisienne. La TCRP comme on disait alors. Ma mère était femme de ménage comme on disait aussi. Ils étaient natifs de la même commune : Chamboulive, l'un avait vu le jour à la Buge, l'autre à Champs, deux hameaux situés à quelques kilomètres du bourg. Travailleurs immigrés de l'époque, comme beaucoup d'autres provinciaux, leur Corrèze leur manquait.

Leur situation, leur rang, leur volonté de vivre de mieux en mieux les cantonnaient, pour leurs loisirs, à la visite « des pays » comme on disait dans les milieux modestes : pas de cinéma, pas de théâtre, pas de restaurants, des réunions amicales ou familiales : gigot aux haricots, poule au riz étaient le top.

Nous logions dans un bel immeuble en pierres de taille à l'angle des rues Belgrand et du Cher avec ascenseur jusqu'au 6ème étage. Nous, c'était au 7ème, bah un étage à pied, une pièce, cuisine, une fenêtre, deux vasistas, un débarras sur le moteur de l'ascenseur. Les cabinets, turcs, étaient communs à tout l'étage : deux petits une pièce cuisine, un plus grand dans l'angle de l'immeuble et cinq ou six chambres de bonnes. Ma tante était bonne au 3ème étage, elle en occupait une. Le premier étage était occupé par le docteur et sa nombreuse famille, le deuxième par un architecte, le troisième par la propriétaire de l'immeuble et par les patrons de ma tante, le quatrième par la fille de la maison, le cinquième par le fils, le sixième comportait trois appartements. Au rez de chaussée étaient la loge des concierges, une chemiserie et un café. J'aimais bien ces lieux. De chez nous on voyait : la place Gambetta où était l'hôtel de ville. Des arbres ornaient toute cette place. On apercevait aussi, du moins le haut, de ceux du cimetière du Père Lachaise, avec la coupole et les cheminées du four crématoire qui laissaient s'échapper parfois leurs fumées blanches. Tout au loin on apercevait Orly c'est-à-dire les hangars à dirigeables construits je suppose pendant la Grande guerre.



**Rue
Belgrand.**
*Notre
immeuble : le
dôme indiqué
par la flèche.*

CHAPITRE 2

Mes parents avaient un couple d'amis : « des pays » qu'ils allaient visiter une fois par an. Ils habitaient Noisy le Sec. Le « voyage » n'était pas simple. Le métro jusqu'à République puis la gare de l'Est et le train de banlieue à vapeur, un émerveillement pour les gosses. Les autobus permettaient aussi de rallier Noisy le Sec mais la poésie du rail en moins. Mon père, voyageant gratuitement par sa TCRP négligeait le côté « Orient Express » du train pour l'autobus en 2ème classe. Nos expéditions se situaient après le Nouvel an, aux alentours de Février, un dimanche. On travaillait les samedis à cette époque. L'ami étant lui aussi à la TCRP il fallait jongler avec la date : mon père et lui n'ayant qu'un dimanche toutes les sept semaines. Qu'il pleuve ou qu'il vente, nous attendions notre autobus longtemps dans les petits abris de bois peints en vert foncé, ouverts des deux côtés et par dessous. Pouvez-vous imaginer le rythme des dessertes de la banlieue en cette époque ? Un dimanche de surcroît ! Non !



L'année 1935, nous avons peut-être attendu trop longtemps sur ce bout de trottoir de banlieue parmi les petits pavillons encore peu nombreux ? Peut-être est-ce là que j'ai eu froid ? C'est en tous cas là que mes misères commencent. Le coup de froid dégénère : pneumonie, broncho-pneumonie malgré les soins du docteur Aurenche, celui du premier étage. Une petite barbiche poivre et sel, un pince nez en or, une légère calvitie aussi distinguée que lui-même et le parfum léger qui émanait d'un costume tiré à six épingles. Bon, doux, d'une haute conscience et d'une grande valeur professionnelle, il m'auscultait, posant un mouchoir blanc tout aussi parfumé sur ma poitrine complètement enflammée. On devait être en Mai car, avec 40° de température, de la communion solennelle de ma cousine Paulette je ne vis qu'une robe, qu'un voile cerné de roses blanches. Malgré les enveloppements et tous ses efforts le docteur Aurenche dut me faire hospitaliser, en médecine, à Trousseau. Dans ce service les affections étaient, en principe, légères sinon bénignes. Nous couchions dans des box vitrés. Certains soirs où l'infirmière de garde vaquait hors de la salle commune, le chahut des moins atteints était à son comble. Très dur à supporter pour les autres, surtout si on vous avait fait l'horrible ponction lombaire. Avec les trocars de l'époque la douleur était insupportable. J'en garde un souvenir horrifié. Les plus malades avaient droit, avant de dormir, à un remontant : une potion alcoolisée semble-t-il et là j'en garde une pensée gourmande. Quels furent les autres soins ? Je n'en sais rien, j'en sortis au bout d'une quinzaine, guéri mais affaibli.

CHAPITRE 3

Mon père et ma mère étant enfants de paysans, l'été étant arrivé, où, mieux qu'en Corrèze, pouvais-je aller me reposer ? Chez mes grands parents ils étaient sept, dont trois cousines et cousins, exploitant une petite ferme. La maison de culture classique : deux chambres et une salle commune. Les travaux des champs en plein été n'offraient guère la possibilité d'un bon repos.



Sans enfants, une grand'tante et un grand oncle, du côté de mon père cette fois, avaient une propriété dont ils louaient les quatre cinquièmes. La bâtisse s'appelait Bellevue. A la maison de la ferme collait, au premier étage un petit logement. L'escalier y menant était dans une tour. Situé en haut d'une côte dominant, s'il n'y avait eu de très grands chênes, les alentours il n'en fallait pas plus pour l'appeler le château de Bellevue. Quatre ou cinq vaches, une chienne Kiki et une bourrique. Mon oncle était un fameux « conteur » gai, car il était, à ses heures, porté sur la barrique, des contes en patois tirés ni d'Esope, ni de la Fontaine mais quelques peu gaulois. Heureusement ma sainte tante veillait sur lui ce qui l'empêchait de veiller étroitement sur moi. Indulgents à l'extrême pour leur convalescent sacripant, je me permettais toutes les fantaisies. La bourrique, dont j'ignore le nom, me montra ses quatre fers à un mètre de la figure, elle me roula à terre en arrivant au pré. Aidant ma tante à laver je tombais dans la « pécherie ». C'est ainsi qu'on appelait les nombreuses mares qui égayaient chaque pré ou presque. Le Massif Central n'est-il pas le château d'eau de la France ? La seconde fois le ruisseau de Taillefer me servit de baignoire. L'oncle était allé en reconnaissance d'un banc de sable pour cimenter je ne sais quoi. Il entra dans l'eau avec chaussettes, sabots sans relever même ses « brases ». C'est ainsi que les pantalons s'appellent...en patois. Jouant avec les branches de saules j'entrai moi aussi dans l'eau, tout entier, avec mes « brases ». L'oncle sans s'émouvoir davantage me dit « retourne voir la tante ». Je craignais à tort une engueulade. Je restais un peu plus loin étendu dans l'herbe tentant un séchage clandestin. Ce fut peut-être là mon erreur, ma faute, pourtant il faisait grand soleil !

CHAPITRE 4

De retour à Paris en octobre 1935 j'eus à peine le temps de saisir mon cartable. Je rechutais, suite à ma baignade inopinée ? Le bon docteur Aurenche se prodigua de nouveau à mon chevet. Il lutta encore pour me sauver. Il dut s'incliner, cette fois c'était une pleurésie. Sans tarder il me ramena à Trousseau dans un état grave.



La pleurésie n'était pas sèche, les antibiotiques étaient inconnus, il fallait pratiquer la pleurotomie.

Assis, un linge blanc autour des reins je le vois encore se couvrir tout à coup de rouge. Je n'ai cependant pas le souvenir d'une souffrance comparable à celles provoquées par les ponctions lombaires. Anesthésie locale ? Je me retrouvais sur le flanc un drain au côté pour évacuer les « humeurs ».

Je restais un mois à l'hôpital. La moitié du temps allongé sur le côté, réconforté par les visites de ma mère. Visites très règlementées : une heure trente, deux les dimanches. Mon père venait quand l'autobus lui en laissait la possibilité. Sans pouvoir lire, ma seule distraction était les manœuvres continuelles des trains de la Petite Ceinture que j'entendais et dont je ne voyais que les panaches de fumée, la fameuse vapeur, par un bout de la grande fenêtre. La salle était commune, le lavage, une fois assis, avec la permission des chirurgiens, était rudimentaire et à l'eau tiède et à la cuvette. C'était le calme le plus total par rapport aux boxes de la « Médecine ». J'y savourais avec délice la première purée de pomme de terre, le premier bifteck autorisés. Je sortis à nouveau guéri mais encore plus affaibli.

CHAPITRE 5

J'étais passé très près du Père Lachaise qui, il est vrai, était situé à sept cents mètres de chez nous. J'étais sauvé : grâce au docteur Aurenche, au corps médical de l'hôpital Trousseau, grâce à mon propre corps et avec l'aide des médailles de la petite sœur Thérèse de Lisieux. Plus question de retourner chez la tante et l'oncle Nespoux. Leur affection n'avait pas faibli mais les suites de la mienne réclamaient des habitudes plus rigoureuses dans un cadre plus strict. Comment passer un hiver en Corrèze, en chambre froide ? Mon état ne justifiait toutefois pas un séjour en préventorium. Une longue cure en Aérium, sous un climat doux, assez ensoleillé, au bord d'une mer si possible, suffirait. La France disposant de mille kilomètres de côtes offrait mille solutions. Arès en était une : douceur, soleil. Tant pis si en fait de mer il n'y avait qu'un bassin ! Mais le Bassin ! Cent cinquante kilomètres carrés balayés par les vents iodés venus, après avoir sauté la dune du Pylat, de l'océan atlantique. Aucune pollution : Arcachon était une petite ville. Les pinèdes abritaient des bourgs tout aussi petits et quelques petites aussi, maison de bois dispersées dans la forêt landaise, habitées de temps à autres par quelques Bordelais arrivant par le train ou dans de rares automobiles. Le grand calme. Inimaginables aujourd'hui les provinces de 1935 !



J'avais une autre grand'tante elle était cuisinière et son mari jardinier au château de la Chèze, propriété de la famille Deschamps. Quelques centaines de mètres plus bas, au Bénichou, dans une grosse maison bourgeoise, comme l'on disait alors, vivait la famille Pauquinot plus ou moins apparentée aux Deschamps. Le tout à deux kilomètres de la ferme exploitée par mes grands parents. Il n'était pas besoin de portable pour se parler, les kilomètres se digéraient comme cent mètres aujourd'hui. Ma bonne tante Louise prit langue avec sa maîtresse qui allât visiter sa voisine et ses filles. Une d'entre elles œuvrait dans l'assistance sociale ou dans une mouvance d'aide aux enfants plus ou moins malades. Elle m'ouvrit la ligne Paris-Bordeaux-Arès.

Les dépenses de séjour à l'Aérium étaient je crois de cent cinquante francs par mois. Mon père en gagnait dans les six cents et ma femme de ménage de mère ce que ces femmes recevaient à l'époque, c'est-à-dire peu. Mes parents furent-ils aidés, je ne sais ? Ma mère rassembla un trousseau : il était léger, pas trop coûteux, les femmes de ce temps faisaient beaucoup par elles-mêmes. Il était prévu que mon séjour durerait une année dont la moitié à la belle saison.



CHAPITRE 6

De Trousseau, en demi-trousseau vous verrez pourquoi, un beau soir ma mère et moi prîmes le train de nuit qui partait alors de la gare d'Orsay aujourd'hui transformée en musée.

Partis vers 21 heures nous arrivâmes à Bordeaux Saint Jean au petit matin. Le Drapeau, le rapide le plus rapide de la ligne, ne mettait je crois à cette époque que cinq heures. Il ne tirait pas, comme le nôtre, des wagons de troisième classe. Un train omnibus nous transporta à la gare de Facture. J'ai le souvenir d'un quai vide, dans une brume laiteuse léchée par le soleil levant, de quelques voix à l'accent du Bordelais. Un tacot nous conduisit à Arès. Nous n'étions plus seuls. Quelques mères avec leurs enfants ne faisaient manifestement pas partie de la population locale de ce matinal convoi. Déjà nous ne faisons plus partie du monde normal. La grande séparation s'annonçait, la grande solitude s'amorçait, je veux dire l'absence des parents. Une automobile nous attendait : nous, nos mères, nos légères valises pour le court trajet de la gare à la grande allée menant à l'Aérium de la fondation Wallerstein. Comment a lieu l'arrivée je n'en sais plus rien. Il me semble que nous passons la première des 365 nuits avec nos mères dans le pavillon d'accueil



***Comme la vie, la date de notre passage,
écrite sur le sable et illisible, disparaîtra à
la marée montante.***

Comment se passe la séparation ? Je n'en garde pas le moindre souvenir. Nous sommes les nouveaux. Nous regardons l'ensemble des pavillons, sous la multitude de pins. Les enfants qui vont et viennent. Peut-être nous conduit-on au bord de la plage en guise de diversion ?

Nous devons être entièrement écrasés par cette obligation de nous insérer dans ce nouveau monde d'enfants. Cette centaine de filles et de garçons de 4 à 14 ans d'où émergent la grande taille des quelques adultes chargés de faire fonctionner cet ensemble, de faire marcher cette petite troupe.

Plus de trois cent soixante journées entre juin 1936 et juin 1937. A moins de tenir un journal, ce dont personne n'était capable, n'en ressortent que quelques points.

Plus de classe pendant une année, ce qui fait briller d'envie les yeux de notre petite-fille ! Notre seul lien avec l'école, les lettres qu'on nous faisait écrire à nos parents tous les quinze jours ? Tous les mois ? Je dois avoir encore quelques uns de ces feuillets de couleurs ornés de petits dessins pour mieux encourager l'écrivain. Seuls les grands et les moyens étaient astreints à cette correspondance. Les petits... ? A huit ans à moins d'être un Commynes en herbe... C'était quant à moi :

« Chers parents, je suis en bonne santé, je m'amuse bien avec mes petits camarades. On fait de grandes promenades en forêt. Je vous embrasse bien fort » Guy.

Mes chers parents devaient donc se contenter de « voir » l'écriture de leur rejeton, de lire toujours les mêmes phrases aux renseignements squelettiques. La Fondation adressait-elle quelques nouvelles supplémentaires chaque mois ? Je ne sais.

Il me semble avoir été classé parmi les moyens. Nous étions logés avec les grands, dans la première aile à droite de l'allée principale débouchant de l'entrée du parc. Des grands jusqu'aux petits, passant par le réfectoire, le centre administratif, l'infirmerie : tapi sous les pins un bâtiment plutôt bas, long comme une chenille nous abritait. Grands et moyens dormaient ensemble. Je crois qu'il y avait des lits hauts et d'autres plus bas alternativement, mon lit était bas. Il y avait peut-être une chambre vitrée pour une surveillante. Ce qui est frappant mais au fond logique, c'est que je ne me rappelle pas, les jardiniers mis à part, de présences masculines.

Au bout du dortoir vers la mer les lavabos deux rangées face à face ? Des pots d'aluminium pour les gargarismes éventuels à l'eau salée...de mer, j'espère. Des douches, des bains, incroyable je n'en ai aucun souvenir ni de leur présence réelle encore moins de les avoir utilisés. A mon âge je ne m'en souciais guère. Moins on se lave, mieux on se porte !

L'hiver, outre nos sous-vêtements, nous portions une culotte de drap, un tablier à carreaux et un pullover. Le climat n'en exigeait pas plus.



L'arrivée au pavillon des entrants

L'été c'était, si j'ose l'écrire, une autre paire de manches. Nous étions vêtus d'une tenue singulière. Sur la peau une sorte de culotte courte, le short n'étant pas encore né pour les enfants, et un maillot de cotons rayés blanc et rouge dans le sens horizontal : des bandes de couleur de 1 ou 2 centimètres de large.



Cela paraît insolite de voir une centaine de filles et de garçons grands et petits déshabillés de la sorte, petits bagnards. Outre que l'été il a rarement plu, que la température fut très douce quand nous quittions le parc, primitive enceinte, pour « faire de grandes promenades en forêt avec mes petits camarades », cette tenue permettrait de nous reconnaître si par hasard l'une ou l'un d'entre nous s'égarait. A ma connaissance ça n'est jamais arrivé. L'idée de s'évader n'était pas absente de nos pensées. Nous en parlions en marchant dès que nous étions un peu loin des bâtiments et que nous avions franchi la rivière, le ruisseau qui coupait notre promenade et qu'on appelait la Moldaou, la Moldau et qui filait vers l'Océan si toutefois il réussissait à passer à travers le bassin. Nous en parlions, durant les premiers mois, pendant l'incontournable sieste d'une heure ou deux. A notre âge, la forêt nous semblait hostile, écrasante, la sortie du Bassin, le Pylat, Arcachon, le Cap étaient loin dans le brouillard d'hiver ou la brume d'été. L'île aux oiseaux n'était pas éloignée d'être l'île Mystérieuse. Est-ce pour ça que les écorces de pin travaillées sculptées, je ne sais comment ni surtout avec quoi, par les plus habiles artistes d'entre nous représentaient des bateaux, des navires pour partir. Où ? A part Arcachon, Andernos qui touche notre forêt et qui abritait je crois un autre Aérium, Facture à cause du drôle de nom, nous ne connaissions aucun lieu et notre « géographie » était plus qu'élémentaire : primitive.

Je dois préciser que tant du côté du bassin qu'autour des pavillons, des préaux, du jardin potager, je ne vois pas de clôtures, murs, grilles ou portes closes.

Le sujet des siestes quotidiennes portera en fait sur notre périmètre familial et nos lieux de vacances, nos premiers souvenirs d'après cinq ans.

L'hiver que je passais à l'Aérium il y eut une poudrée de neige et quelques jours de pluies, d'une extrême importance, car là nous découvrons un rite, sacré je crois. Nous étions relativement

nombreux eu égard à un encadrement faible mais efficace et plein de bonté, de douceur. Comment et où nous faire jouer quand nous ne pouvions sortir, que le temps météorologique ajoutait à l'autre temps sa mélancolie ?

Toute la bande, filles et garçons, était dirigée vers le réfectoire. Là tels des religieux cloîtrés, les uns derrière les autres, à nous toucher, nous tournions en rond ou plutôt en carré autour des tables, rasant les murs, jetant en passant un œil sur les galeries, les cuisines, le perron, le Bassin tout ça en chantant sans arrêt. Combien de temps je l'ignore, mais ça durait...

Ce que je n'ignore pas, soixante dix ans après, c'est certains de "nos couplets", de nos "complaintes".



*J.P. Aubin
Chassagne
Ruet
Bercovici*

A tout seigneur tout honneur, l'hymne de l'Aérium inspiré par la Grande Guerre, peut être vers 1920 ? Sur l'air de "la Madelon".

"Il est là bas tout au fond de la forêt
un pavillon rempli de saine allégresse,
c'est l'Aérium où toujours l'on se plaît".

Une autre marche du même tonneau bordelais m'a beaucoup impressionné.

"cinq ans de souffrance et de deuils
sont des malheurs que le temps efface
oui mais voici qu'un ouragan menace
de venir troubler nos cercueils
aujourd'hui partout c'est l'oubli,
c'est l'appel au meurtre à la haine
mais du tombeau sous l'arbre brisant ses chaînes
le poilu sacré pousse un cri
lève-toi briscard, lève-toi
nous devons monter la garde
n'oublie pas que tu te dois
d'être prêt quand sonnera
la briscarde."

Fallait-il y entendre une réaction devant la montée du nazisme ? C'est possible, c'est probable. D'autres chansons parlaient de départ en Amérique ce qui était, bien sûr, magnifique, d'autres "appuyaient sur le piston, la musique faisait un bond" etc... Comment dans tout ça arrivions-nous tout en rêvant éveillés à marquer le pas ?

Au secrétariat il y avait une machine à écrire, à taper en quatre exemplaires. Y avait-il une Ronéo ? Toujours est-il que personne n'avait de texte. Les nouveaux tendaient l'oreille et pour n'avoir pas l'air bête, comme les copines et les copains, ils chantaient à pleine voix des paroles qu'ils comprenaient mal ou pas du tout, au moins au début. C'est ce que j'ai fait, par exemple pour le « lycée Pavillon », alors hit parade, je confondis la mortadelle avec la mort d'Adèle. Je ne peux citer toutes mes incompréhensions.

Dans ce réfectoire que mangions-nous quand nous n'y donnions plus de la voix ?

Je n'ai pas d'images nette des déjeuners ou des dîners, peut être des lentilles jaunes, pas du Puy et légèrement bétonnantes. Quelque fois des endives : une seule fois elles donnèrent lieu à une scène qui paraîtrait aujourd'hui sortie d'un film noir. J'en fus le témoin ahuri et peut-être tremblant. Deux fillettes ne les aimaient pas, elles les vomirent. La monitrice de service à table sûrement stressée ce jour-là, encore que le mot n'existait pas encore, leur en fit régurgiter une cuillerée histoire de...de je ne sais quoi. Ce fut l'unique fois où je vis une action de ce genre et puis moi...j'aimais les endives.

Du petit déjeuner je me souviens mieux. Il consistait alternativement en du Quaker Oats au lait, paraît que c'était ça le porridge et du café au lait avec des tartines mais, originalité suprême, elles étaient "beurrées" de sardines à l'huile écrasées sur le pain. C'est, peut-être encore, une recette inédite et l'huile d'olive ne peut être que bonne pour des convalescents. Ça me convenait, j'avais de l'appétit, je l'ai encore, et d'où je venais le pain sec, coupé en morceaux dits "les poissons", était la règle, quant aux croissants "Jamais le Dimanche". Alors vivent le Quaker et les sardines. La mer était à nos pieds. Nous étions souvent sur la plage. Personne, je crois, ne savait nager. Quand la saison, le temps s'y prêtaient nous barbotions sous bonne surveillance



Devant notre aérium je ne me rappelle pas avoir vu de baigneurs. Au Cap, au Pylat, à Arcachon, sûrement même si l'océan plus beau, plus imposant, y était aussi plus dangereux. Il y eut cependant, qui me laissèrent un souvenir, un couple et leurs deux enfants. Ce devait être au printemps, tous étant fort peu vêtus. Ils avaient planté une petite tente au bout de notre plage, limite toute théorique car "notre plage" faisait le tour du Bassin. Ils se déplaçaient dans une "automobile" en contre plaqué habillée de toile cirée noire et rouge : un vélocar. Nous trouvions ces pédaleurs, bobos de 1936, originaux et dignes de notre curiosité. Il est vrai que le département est plutôt plat depuis le bec d'Ambez.

Je dois dire que les enfants de mes bienfaiteurs des Bénichou avaient aussi cette voiture à pédales. La Corrèze monte et descend tout le temps, les enfants Pauquinots n'en allaient pas moins de la Chèze au bourg de Chamboulive avec les pieds et ils étaient pris, eux aussi, pour des originaux. On était alors en 1939 le vélocar avait mis trois ans pour aller de Gironde en Corrèze. Seuls roulaient en chevaux vapeurs le médecin, quelques bouchers et minotiers et les marchands de cochons. Le Limousin était alors gros producteur de ces cochons dits "culs noirs".

La plage est couverte de varechs noirs avec lesquels nous nous essayons à faire des cabanes. Jeu premier du garçon hors des villes. Deuxième jeu des filles, après la poupée : la cuisine. Celles admises parmi les garçons rôtissaient le varech.



Le goûter, ma mère étant là, je suis sorti du groupe

En fait de jeux, à l'Aérium il y en avait peu, si peu. En effet, comment aurait-on pu gérer les entrées et sorties de cent poupées, autos mécaniques, cubes en bois, où cantonner un bataillon de soldats de plomb ?

Vers les préaux, au bout du parc, à côté du potager pour une centaine d'enfants il y avait un petit manège. C'est-à-dire un cercle de bois avec huit petites banquettes. Il n'y avait pas de disputes mais durant trois cent soixante cinq jours on avait le temps d'être blasé. Je crois d'ailleurs figurer à côté de l'engin sur une carte postale. Y avait-il un toboggan ? Peut-être ? Durant mon séjour un "pas de géant" fut installé : six ou huit cordes munies de barres de bois pour s'accrocher, mobiles autour d'un grand poteau. Notre parc d'attractions n'avait donc nul besoin d'être rangé et démonté chaque soir.

De chaque côté de notre plage il y avait des cabanes de chasse au canard, flottantes je crois. Goudronnées de noir on y entrait par une sorte d'écouille placée sur le toit. Certaines étaient cadenassées d'autres pas : elles étaient pour nous de merveilleux châteaux avec leurs petites meurtrières disposées face à la mer. On les investissait à la belle saison, période où nous étions souvent à la plage.



Encore le goûter, les garçons d'un côté et les filles de l'autre

Ce Noël de 1936 fut marqué par un épisode douloureux. Nous avons été autorisés à choisir chacun deux jouets sur un seul et unique catalogue. Où stocker tous ces objets expédiés par nos parents ? Le grenier au dessus de mon dortoir fut retenu, il était le plus près, le premier pavillon à 50m de l'entrée. L'arrivée des colis fut repérée sans doute par deux ou trois garçons. Comment grimpèrent-ils au grenier ? Ils y dérobèrent quelques joujoux. Çane pouvait passer inaperçu vu la rareté de la denrée. Ce fut un petit scandale pour l'époque. Tout fut cependant, après de sévères réprimandes, pardonné et finalement oublié.

CHAPITRE 7

Je fis un bref séjour à l'infirmerie. Une pièce était réservée à l'isolement avec quelques lits au cas où une épidémie de rougeole, varicelle, scarlatine, oreillons se déclarerait. Je m'y ennuyais trois ou quatre jours, les distractions y étant encore plus rares qu'ailleurs à part quelques « livres d'images »

Je ne me rappelle pas avoir vu des parents venir voir leur enfant. Je passais donc un an seul, certains jours le temps me parut long. Une infirmière le remarquât. Elle pouvait avoir dans les quarante ans. Madame Dubois, de temps à autres, me prenait sur ses genoux m'apportant un doux réconfort m'encourageant à la patience.



Madame Dubois qui me regarde, maman au centre et moi sous un des préaux

D'une nature plutôt timide, je ne faisais partie d'aucun groupe tel celui de Jacques Demathieu plus âgé, beau, dynamique, discoureur, c'est lui qui menait notre monde à l'assaut des cabanes de chasse. Un autre "codétenu" me reste en mémoire. De mon âge, noir de cheveux et d'œil il chantait merveilleusement. Sa voix d'angelot séduisait l'encadrement féminin qui s'efforçait de lui faire pousser la note. Je n'ai toujours entendu que le même air : "Dans un jardin plein de roses, tout le monde en cueille à pleines mains" Après ce début il s'arrêtait rougissant. J'en savais assez. Je devais m'éloigner car je n'ai jamais su les autres paroles, ni le nom du soprano.

Une jolie fillette racée, svelte, j'ai oublié jusqu'à son prénom, me subjuguait, elle habitait Paris, rue de Lille, dans le 7ème mais à l'évidence un fossé, la Seine, nous eut séparés.

J'étais du 20ème, de Ménilmontant, Jacques Ruet aussi, place de l'adjudant Vincenot près de la piscine alors dite "des Tourelles". La fameuse sieste nous avait permis de nous mieux connaître et d'échanger nos mélancolies : Chamboulive, Corrèze contre Cunfun Aube. Surnagent deux autres noms : André Lepory de la Porte de Bagnolet et Jean-Pierre Aubain de je ne sais où. Aujourd'hui où êtes-vous ?

Il me semble que madame Wallerstein vint un jour à la Fondation dans une automobile brillante, noire. Une personne plutôt de petite taille entourée de voiles noirs, genre Sarah Bernhardt, qu'accompagnaient les responsables les plus importants de l'Aérium et peut-être de la municipalité.

CHAPITRE 8

Tout à une fin dit-on. Un beau jour, je ne sais plus comment, je quittai l'Aérium et regagnai Paris. On devait être en 1937. Je repris l'école sans trop de peine. Cette année là j'eus la joie de voir Blanche Neige au Gambetta Palace avec ses sept nains et en couleurs. Le cinéma était en face de l'angle rue Belgrand, rue au Cher, je plongeais de notre 7ème étage dans la cabine de projection d'où s'échappaient le bruit du projecteur et celui des dialogues montant jusqu'à moi parfaitement incompréhensibles mais générateurs de rêves aventureux.

C'était aussi l'année de l'exposition internationale où me conduisit ma mère. Je revois encore les deux pavillons face à face : celui de l'URSS avec une femme et un homme brandissant la faucille et le marteau, celui du troisième Reich, plus haut, avec une croix gammée entourée de guirlandes de lauriers ; à l'intérieur une Mercedes gris argenté, un bolide de course. Les soviétiques plus pédagogiques montraient surtout de nombreuses maquettes : avant et après la révolution. Côté France y avait une fausse mine de charbon, un faux ascenseur, une fausse descente astucieusement bruitée et une fausse fosse où un faux mineur détachait de faux blocs de houille. Ma mère me payât une vraie choucroute aux "produits Schmitt", un festin pour moi qui ne voyait, que de l'extérieur, les restaurants de notre arrondissement populaire : à prix fixe, cent sous c'est-à-dire moins d'un euros.

A la fin de l'année mes parents louaient un nouveau logement sur l'avenue Gambetta, immeuble en pierre de taille. Au troisième étage cette fois mais sur la cour, immeuble plâtre sur brique, cour ouverte d'un seul côté, sans ascenseur, mais l'immeuble du devant montait aussi à pieds, pourtant il y avait des 3 et 4 pièces. Nous devions nous contenter d'un petit deux pièces coincé entre deux autres mais cette fois avec WC personnels !

CHAPITRE 9

En 1938 la Fondation Wallerstein voulait bien accueillir, à nouveau, pour un temps de vacances ses anciens pensionnaires. Assurés de toutes les vertus de l'Aérium et de celles non moins vivifiantes de l'air du Bassin mes parents me remirent dans le Paris-Bordeaux-Facture-Arès. Je repassais sans m'en rendre compte l'entrée de l'Aérium mais cette fois tel le vieux "briscard" de notre chanson du réfectoire. Combien de jours à quel moment de l'été ? Je ne sais. D'ailleurs cette période est sans surprise. Nous abandonnons : le fameux réfectoire, les défilés des jours de pluie et les endives cuites à l'eau, le dortoir pour des tentes couleur rouille, un peu comme les briques des pavillons, avec plancher et paillasses à six ou huit par toile. Combien étions-nous ? Une cinquantaine. Nous prenions nos repas sous un petit préau attendant je crois au pavillon des gardiens, des bancs autour d'une longue table. Certains midi on nous apportait dans d'énormes plaques, c'est ainsi que cela s'appelle, des tomates farcies et de Marmande, quoi de plus naturel que ces tomates là. Délicieuses au point que nous pratiquions un petit trafic dans les moments où la serveuse était éloignée. Les privilégiés, assis près des tomates, recevaient de petits morceaux de pain de ceux qui étaient à l'autre bout. Ils les leur trempaient délicatement ou pas dans le jus et les leur renvoyaient délicatement ou pas. Tout le monde s'en pourléchait les babines. J'ai toujours cherché dès que j'en eu l'âge à farcir des tomates, leur goût s'est parfois approché de celles de cet été 1938. Jamais je n'ai su les égaler. Manque de pins et de petits morceaux de pain ? Mais j'ai compris pourquoi Proust aimait, lui, tant les madeleines. Deux autres points me reviennent. Il me semble que nous ne portions plus la tenue rouge et blanche Wallerstein. Durant notre séjour, à vingt pas du préau aux tomates un puits artésien fut foré. Nous regardions jours après jours les tuyaux s'enfoncer dans le sable. Un bel après-midi l'eau jaillit jaune d'abord, claire ensuite à notre grand émerveillement.

La suite devint fin, les vacances étaient terminées. Je croyais ne plus revoir l'Aérium, toutefois mes parents prolongèrent le séjour ajoutant leur congé aux miens. Ils louèrent, en pleine pinède, une petite bicoque surélevée en bois peint, deux pièces cuisine, un peu le cabanon marseillais des bordelais.



Durant quinze jours ou trois semaines mon horizon s'élargit un peu. Je vis Arcachon, pris le "bateau" qui reliait Arès à Piquey-Plage pour aller voir l'océan hors la ville. En vélo, moi sur celui de mon père, nous avons suivi les étroites pistes goudronnées permettant aux résiniers de surveiller le contenu des petits pots que chaque pin portait accrochés à son flanc. Sortir de la piste, c'était l'ensablement. Nous ne rencontrâmes âmes qui vivent tant à l'aller qu'au retour. Au bout de la forêt, c'était le Cap Ferret. L'Océan était vide et la plage déserte, une maisonnette en bois, tout aussi vide, devait être la buvette du dimanche et du beau temps. Nous étions seuls, en petite tenue, à tremper nos jambes dans l'Atlantique dont les rouleaux verts-noirs, le temps était couvert, écumaient dans un grondement sourd et impressionnant.

J'avais vu les parcs à huîtres depuis la plage de l'Aérium, là je vis force douzaines d'huîtres à la table des repas. Mon père en était gourmand comme des escargots "petits gris", ramassés dans les fougères de la Pinède, forcés de jeûner, de dégorger avant de passer à notre table.

CHAPITRE 10

Les vacances terminées, depuis la gare d'Orsay, nous prîmes, pour regagner Ménilmontant, un taxi. Un Renault G7 décapoté aux places arrière, ça a son importance. Paris était en liesse, les rues, de Concorde à République, regorgeaient de monde. Nous étions fin septembre, nous étions en 1938. Daladier et Chamberlain venaient de signer les "accords", c'est ainsi qu'on les nommât, de Munich. Les vieux briscards du réfectoire de l'Aérium croyaient pouvoir dormir tranquilles sous les chênes. Erreur un an plus tard ils en prenaient pour cinq ans.

En mai 1944 je vais retrouver mon camarade de siestes Jacques Ruet. Nos paroisses : Notre Dame de Lourdes et la Chapelle des Otages étaient voisines. Scout de France, c'est-à-dire scout catholique à la "17ème Paris", dix-septième troupe scout fondée à Paris, nous assistons avec mes camarades, notre chef et ses assistants à la messe et à la cérémonie commémorative de l'exécution de prêtres et de religieux par les fédérés de la Commune de Paris le 26 mai 1871. Jacques était un ami de notre assistant chef de troupe, il était venu, lui, en tant que jeune paroissien. Nous nous retrouvons donc, 6 ans après et tombons dans les bras l'un de l'autre. Tant et si bien que ses parents nous invitent quelque temps après à goûter par un bel après-midi. Son papa était représentant en je ne sais quoi, pas très grand, sec, gai, très volubile of course. Sa maman petite discrète le contraire de son mari, sa sœur 18 ans peut-être, jolie, gracieuse et potelée. Après le goûter monsieur Ruet, pour meubler cette réunion un peu "laborieuse" entre deux ménages aux situations très différentes, nous passe un film. Qui, en ces années possédait, un appareil de projection et sans doute une caméra ? De toute évidence un fossé séparait un couple d'employés subalternes et domestiques et ce cadre commercial dont l'épouse "élevait" ses enfants à la chaleur du foyer familial. Heureusement c'était des gens de bon cœur et de bon sens sans suffisance aucune.

Le film "la Bataille", tiré d'un roman de Claude Farrère nous montrait, à un moment des navires se canonnant, en silence. L'appareil bien qu'en avance sur son temps ne parlait encore pas : les pellicules 15mm étaient muettes. A cet instant précis la DCA, remplaçant les canons de Marine, se mit à tirer, l'alerte sonne, l'électricité est coupée. Depuis le haut du boulevard Davout, on dominait la pente jusqu'à la Seine : il avait peu d'immeubles hormis ceux de la ville de Paris et le no man's land appelé « la zone » où vivaient les malheureux de Paris peut-être les sans papiers de l'époque. Nous apercevons au loin les forteresses volantes allant vers l'est, Villeneuve Saint Georges et sa gare de triage peut-être ? Encadrés des flocons blancs des obus et lâchant leurs bandes de papiers métalliques venant jusque vers nous et censées brouiller les transmissions radios. On était en juin ou juillet. Les briscards d'Arès allaient être définitivement libérés. Cette séance écourtée ne fut jamais reprise. Je ne reverrai plus Jacques Ruet. Qu'est-il devenu ? Que sont-ils devenus tous ces enfants de l'Aérium ?

Il a fallu que 71 ans passent et que nous ayons l'opportunité de venir au Cap Ferret, de voir, de revoir, pour moi, la Fondation Wallerstein : les pavillons, le parc, notre plage et tous mes souvenirs, je veux dire ce qu'il en reste.

D'autres témoins officiellement ou non perpétuent la mémoire de l'Aérium. Plutôt que la simple relation des quelques souvenirs revenus à moi après plus de soixante dix années j'ai cru bon de les accompagner des épisodes de ma vie de famille. Après tout Paris, la Corrèze et Arès ne sont qu'une même histoire. J'apporte mes grains de sable pour les mêler à ceux arrachés à la plage d'Arès et emportés par les vents qui courent devant "l'Aérium où toujours l'on se plaît."

21 mars 2009

